
TEXTS AND MANUSCRIPTS: DESCRIPTION AND RESEARCH

F. Déroche

ANALYSER L'ÉCRITURE ARABE. REMARQUES SUR LA "CURSIVITÉ"

La paléographie des écritures livresques arabes constitue un domaine extrêmement déconcertant. Sans aller jusqu'au pessimisme radical d'un Tritton — commentant l'album de paléographie de Georges Vajda [1] — on ne peut manquer d'être frappé par une situation dans laquelle les catégories ont une fonctionnalité apparente à un niveau de généralité, mais s'avèrent totalement inopérantes dès qu'il s'agit de considérer les exemples concrets [2], ou du moins dès qu'il s'agit de faire en s'appuyant sur elles œuvre de paléographe. Il faudra sans doute un effort soutenu pour parvenir à des résultats satisfaisants: un article ne saurait prétendre jeter pas les bases d'une paléographie des écritures livresques arabes et les lignes qui suivent se cantonneront à une modeste exploration de quelques pistes de réflexion... En raison de la simplicité même du tracé des lettres de l'alphabet arabe, leur analyse est souvent mise en échec. Il existe certes, comme l'a montré Adam Gacek, des possibilités d'analyse, mais les écritures sur lesquelles nous souhaitons porter notre attention ici appartiennent dans leur majorité à des groupes de facture modeste dont l'exécution va du correct au hâtif.

Pour des raisons qui relèvent aussi bien de l'histoire que des mentalités, une approche "atomiste" de ce système d'écriture très particulier a longtemps prévalu: dans le cadre de son analyse, ou même seulement de sa représentation, ce sont de préférence les unités isolées — les lettres — qui sont prises en considération. Ces façons de procéder s'observent aussi bien dans certains traités orientaux consacrés à la calligraphie que dans des ouvrages conçus par des Occidentaux et dans lesquels l'écriture arabe est présentée de manière plus ou moins scientifique: la xylographie qui, dans la *Peregrinatio* de Breydenbach, illustre au XV^e siècle l'alphabet arabe [3], tout comme la planche qui détaille différentes formes d'écritures abbassides anciennes [4] recourent en fait à un même mode de présentation, influencé par le système gréco-romain — peut-être même par la casse du typographe où chaque casier correspond à une lettre. Or, faut-il le rappeler, dans un texte en langue et écriture arabe (le résultat serait légèrement différent pour du persan ou du turc), les lettres isolées ne représentent que 22% du total environ, mais seulement 12% si on retire l'*alif* [5]. Cette approche a été employée avec bonheur en épigraphie, mais aussi dans une certaine mesure

pour les écritures livresques; il n'en reste pas moins que l'utilisateur se retrouve *volens nolens* à introduire des paradigmes occidentaux dans l'étude du système arabe d'écriture [6].

L'une des spécificités de cette dernière est pourtant son unité profonde: pas d'opposition ici entre des formes isolées et d'autres ligaturées, chacune ayant des ductus clairement différents. Même si des particularités apparaissent dans la réalisation des divers styles, elles demeurent cantonnées dans un espace de variation réduit: il y a moins de différence entre les *nūn* finaux "coufique" et *nashī* qu'entre un E capitale d'imprimerie et sa version minuscule ligaturée. Cette unité est également à l'origine des difficultés que la paléographie rencontre lorsqu'elle tente de définir des critères pour l'analyse d'un système en définitive fluide, dans lequel les différences tranchées n'apparaissent pas. Pour surmonter cet obstacle, nous avons eu l'occasion de proposer un schéma destiné à faciliter l'identification des variantes de l'écriture arabe: il est composé de deux couples qui correspondent à deux oppositions que nous pensons pouvoir reconnaître dans ce système. Le premier prend essentiellement en considération la façon dont sont traitées les ligatures de la ligne de base: aux styles, peu nombreux il est vrai, qui s'appliquent à les fonder avec le trait inférieur des lettres en une ligne horizontale cohérente s'opposent ceux où le mouvement de la main liant successivement une lettre à l'autre est immédiatement perceptible. Pour désigner ces dernières, nous avons proposé le terme — un peu pédant — de *chirodictique* [7]; les premières seront dites *composées* [8]. Les unes et les autres s'opposent aussi par l'étendue de leur répertoire propre: comme on le verra plus loin, les écritures chirodictiques disposent dans certains cas pour une même lettre, dans la même position (initiale, médiale, finale ou isolée), mais en fonction de son environnement, de formes différentes, alors que les composées n'en connaissent qu'une seule.

Le second couple, bien connu des paléographes, s'attache à un aspect qualitatif: les écritures formelles, dont l'exemple le plus abouti est représenté par les versions calligraphiques, constituent un pôle auquel fait face celui des écritures informelles, c'est-à-dire celles dont la réalisation est médiocre — quelle qu'en soit la raison, maladresse du scribe, rapidité excessive, maladie, etc. Pour déterminer